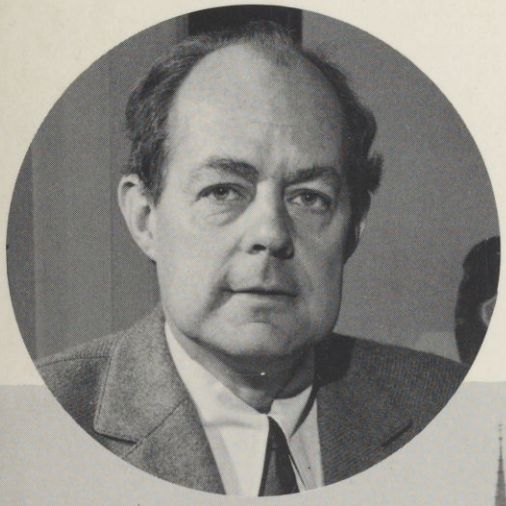
Roger QUILLIOT

UNE ÉCHARPE DE MAIRE





Editions HORVATH - ROANNE

Lk7 Clermont-Ferrand
Lf 136

92
31

UNE ÉCHARPE DE MAIRE

8° Ln 27
93692

92

ROGER QUILLIOT

UNE ECHARPE DE MAIRE

Editions HORVATH
10, rue Benoît-Malon - 42300 ROANNE

DL-17-05-1982-14322



Directeur de publication Gérard TISSERAND
I.S.B.N. 2-7171 - 0207 - 8
Copyright Editions Horvath, 42300 ROANNE

En hommage à mes collègues Maires

En mémoire de mon père et de ma mère qui m'ont enseigné la cité

A Claire.

Du même auteur

« La Mer et les Prisons » - Essai sur Albert Camus
(Gallimard)

« La Société de 1960 et l'Avenir politique de la France »
(Gallimard)

« La Liberté aux Dimensions Humaines »
(Gallimard)

« La S.F.I.O. et l'exercice du Pouvoir »
(Fayard)

« Le Front Populaire »
(Martinsart)

« L'Homme sur le Pavois » (avec Claire Quilliot), roman. Préface de François Mitterrand
(Gallimard)

Edition du Théâtre, Récits, Essais (2 tomes) des œuvres d'Albert Camus dans la Pléiade

TABLE DES MATIERES

Pages

Avant-propos

Le Hasard et la Nécessité 11

Métamorphoses 27

Les Travaux et les Jours 37

Les Villes tentaculaires 51

Feuilles d'Automne 65

Corps et Ames 77

Choix des Elus 91

Le Mal français 107

La Démocratie à l'épreuve 121

Les Mains Sales 135

Les Chansons des Rues et des Bois 151

Le Repos du Guerrier 163

Les Essais, ou l'Envers et l'Endroit 177

Post-face 191



AVANT-PROPOS

Nos collègues les maires anglais portent la masse, la perruque et des habits sortis d'un autre âge. Nos collègues les maires allemands arborent des colliers somptueux et barbares, frappés aux armes de leurs villes ; certains d'entre nous les ont imités avec plus ou moins de bonheur, et l'on voit au cou de telle charmante consœur un collier d'argent sur fond tricolore. Mais l'insigne officiel des maires français, depuis que le Premier Consul l'accorda comme récompense honorifique à certains d'entre eux, c'est — non en bandoulière, mais en ceinture — l'écharpe bleu-blanc-rouge, frangée d'or.

J'entretiens avec la mienne de singuliers rapports. Je ne l'ai jamais portée qu'une fois, pour les fêtes célébrées par nos jumeaux de Ratisbonne lors du second millénaire de leur cité, et sur la demande expresse de l'Oberburgermeister. Aux rares mariages où j'officie, je la dépose en boule devant moi, sur le bureau. Pourquoi cette réticence instinctive ? Il est vrai que, le ventre barré de tricolore, je me sens comme déguisé, quasiment impudique. Céderais-je à un sens intempestif du ridicule ? Aurais-je trop d'orgueil pour supporter les insignes ?

Beaucoup, pourtant, revêtent joyeusement l'écharpe, et même la portent indûment en baudrier, à l'image du député Baudin ; sertis de componction, ils s'avancent ainsi au rythme grave des processions populaires. J'admire leur aisance appliquée ; j'envie leur naturel apprêt. Mais je m'y refuse d'instinct. Peut-être, tout au fond de moi, craindrais-je de galvauder, avec l'écharpe, tout ce qu'elle représente ? Je la réserve obscurément — romantisme pas mort ! — pour les jours tumultueux où elle me servirait de sauf-conduit, voire d'oriflamme. Baudin, vous dis-je !

Je la réserve, c'est le mot. Je la garde en moi-même, comme ce bijou que portaient mes grand-mères le jour de leurs noces et qu'elles cachaient ensuite au fond d'une commode, par prudence et superstition. Prenez le blanc, couleur de l'ancienne France ; ajoutez-y le rouge et le bleu, couleurs de Clermont comme de Paris, et la voici républicaine en même temps qu'auvergnate et nationale. Visible ou non, je sais bien qu'elle colore désormais mon existence.

Qu'elle ceigne du moins ce livre, mis au jour après bientôt neuf ans de mairie. Ce ne sont pas ici mémoires d'un homme public en quête de justification ; pas davantage projet électoral, ou propos juridiques sur la fonction municipale ; mais bien plutôt notes d'humeur et d'expériences, transcrites au mois le mois, dans la fièvre et la dispersion, et regroupées au hasard des week-ends. Une façon comme une autre de se retrouver soi-même, de garder la distance. Une tentative pour témoigner sur un métier jamais reconnu pour tel, maintenu au rang de vocation, vécu comme une répétition sempiternelle et une perpétuelle innovation.

« Le plus beau des métiers », disait l'un d'entre nous. Le plus beau, je ne sais ; l'un des plus humains, en tous cas. Un de ceux, sans doute, où le style et la manière de faire se séparent le moins de la façon d'être. Si les problèmes sont communs, s'ils comportent deux ou trois solutions au plus, il est cent façons de les aborder : l'écharpe est la même, non les cœurs. Le tempérament, la formation et le passé de chacun, les traditions de chaque commune, de Paris jusqu'au plus petit village, comptent alors plus que règlements et lois. Celles-ci, bonnes ou mauvaises, définissent les règles du jeu ; mais chacun joue à sa main. Aussi n'est-il point de leçons à donner, mais des expériences à considérer ; je les dédie à mes collègues qui, chacun à leur place, qu'ils portent leur écharpe ou non, font modestement la démocratie.

LE HASARD ET LA NECESSITE

Comment peut-on être Persan ?, comment peut-on devenir Maire ? Après tout, chacun dans sa commune est unique, aberrant, légèrement scandaleux.

Prenez mon cas : j'étais professeur. Apparemment, rien de commun entre un maire et un professeur. Un professeur parle ; un maire agit, construit, — enfin, c'est façon de parler, d'autres construisent à sa place, mais il n'en dit pas moins « MON école, MA piscine », « J'ai bâti trois C.E.S. » ; bref, il fait. Le professeur, lui, on le soupçonnerait plutôt de défaire ; de déranger les esprits sous prétexte de les élever. Quoi de commun, en vérité ?

Quand un Préfet, qui sait de quoi il parle, dit avec un sourire condescendant :« Nous allons être gouvernés par des professeurs », tout le monde saisit la plaisanterie. On n'est pas un jeune préfet de région sans avoir fait ses preuves, et le nôtre n'a nullement le sentiment d'avoir atteint son niveau d'incompétence. Aussi bien tout le monde l'a-t-il compris : qu'un industriel, un financier, voire un polytechnicien deviennent maires, la logique éclate, ils connaissent l'art de gérer. Les bons sentiments, comme eût dit Gide, font de la mauvaise politique, tandis que des épingles de Truman ou des cacahuètes de Carter à la Présidence des Etats-Unis, le mouvement est irrésistible qui vous porte de la fortune à la puissance. Et la fortune est toujours une garantie. Mais de la chaire magistrale à la chaise curule, où est le rapport, on vous le demande ?

Puisqu'il faut un rapport à tout, une explication logique à tout, nous allons les établir ; une fois l'histoire établie, peu d'obscurités résistent à la sagacité de l'observateur. Dût-il solliciter un peu les faits pour leur donner cohérence. C'est par où l'Histoire rejoint la Littérature...

*
* *

Je suis né, par une de ces journées de printemps propices aux consultations électorales, dans une chambre contiguë à la maison communale.

Une âme romantique y verrait de la prédestination ; mais mon romantisme ne dura que le temps d'une poussée d'acné.

Dès que je sus marcher, j'eus accès à la modeste mairie où mon père, secrétaire communal comme la plupart des instituteurs d'alors, remuait d'impressionnants dossiers. Sans doute y ai-je contracté le saint respect de l'écriture, et cette fâcheuse manie de mâcher du papier que j'ai transmise à nos chiens, à nos chattes et à notre second fils.

Mon père : un petit homme sec, vif-argent, d'une inusable énergie. Bon ? Ce n'est pas le mot. Dévoué ? altruiste ? Et quoi encore ? Il aimait créer, tout simplement. D'autres auraient maudit le conservatisme de ces paysans parmi lesquels nous vivions, ce conservatisme inscrit dans le cycle des saisons et dans ce rythme lent qui conduit des semailles aux moissons. Quelle patience il fallait pour introduire de nouveaux engrais, quelle obstination pour passer des jachères à l'assolement ! Lui, parce qu'il payait de sa personne et de son temps, il parvenait à convaincre. Le paysan ne croit qu'à ce qu'il voit et touche ; les théories n'ont guère de prise sur des hommes confrontés aux disciplines naturelles et viscéralement soucieux de leur indépendance. Mon père prêchait d'exemple ; Amicale, Mutualité, Syndicat, il regroupait, associait inlassablement.

J'ai puisé dès ma lointaine enfance à ce scepticisme actif, qu'on peut aussi bien qualifier de réformiste. Il connaissait comme personne le réseau d'amitiés ou d'hostilités qui irrigue les communautés villageoises ; sans prendre parti dans des conflits qu'il tenait pour inévitables, il les utilisait comme fait un marin des vents contraires. Cet abreuvoir, cette réserve d'eau ouverte à tous dont il voulut doter la commune — et il les voulut d'autant plus fortement qu'il ne gagnait rien à l'affaire, guidé par le seul souci de la rationalité et du progrès —, comme il batailla pour les obtenir ! Il pesait les résistances, les contournait, s'assurait d'un levier, revenait à la charge ; il finit par brusquer le Conseil Municipal. Quand l'eau eut jailli par le simple jeu d'une manette, on bénit mon père à l'unanimité.

On le bénit ? Sans doute : cela ne coûtait rien. Quelques mois plus tard, quand la loi augmenta l'indemnité des secrétaires de mairie (augmentation légère pour une commune riche, et considérable pour un jeune instituteur chargé de famille), les mêmes conseillers lui refusèrent le bénéfice de la loi : par délicatesse naïve il avait, ce soir-là, quitté la séance afin de leur laisser toute liberté. Il ne broncha point, poursuivit sa tâche du même train ; mais il demanda et obtint son changement pour une autre commune. Son Conseil Municipal, pris de remords, fit tout alors, en vain, pour le garder ; quinze ans après ils le regrettaient encore, et s'accusaient les uns les autres de l'avoir poussé au départ.

Durant les jours qui précédèrent sa mort, se sachant perdu, il me dicta ses instructions, méthodiquement, pour que rien ne vînt déranger

la bonne marche des associations qu'il avait à sa charge. Que son œuvre fût éphémère, il n'en doutait pas ; il n'en resterait bientôt que les neuf plaques commémoratives sur sa tombe. Il n'en tenait pas moins à laisser à ses successeurs une maison en bon ordre. A eux de jouer ; pour lui, il en avait fini avec les soucis dont il avait efficacement composé sa vie.

*

* *

Mon grand-père maternel était adjoint au maire de son village. Ce cordonnier devenu laboureur avec le déclin de l'artisanat semblait sorti tout droit du XVIII[e] siècle. Voltairien sans le savoir, fermé à toute mystique qu'il tenait pour obscurantiste, il avait, au temps de son compagnonnage, flirté avec l'esprit communard. De cet antimilitariste de principe l'armée fit un cuirassier, et se le concilia par l'amour des chevaux ; aussi vouait-il une dévotion sans réserve à certain capitaine à particule qui excellait au manège, et une hostilité non moins totale à un « juteux » sournois qui avait la manie de surprendre les recrues pendant leur garde. Non, on ne surprenait pas Lebel ! Il en eût été humilié comme d'une chaussure mal faite. Après sommation, il fit feu sur l'ombre qui s'enfuyait, et l'atteignit... à la fesse. Il n'en tira jamais qu'orgueil.

Irrévérencieux, il m'apprenait l'irrévérence. Il tenait la soutane du prêtre pour un déguisement ; quitte à faire du prêtre son ami, car il distinguait l'habit du moine. Tolérant avec intolérance, il n'admettait pas qu'on prétendît lui imposer la moindre conviction, et admirait toutes les révoltes individuelles. Aussi s'était-il arrêté au radicalisme, un radicalisme bon teint, vaguement quarante-huitard. Il me chantait *Braves soldats du XVII[e] :* « Légitime était votre colère »... Patriote ? oui. Soldat loyal ? assurément. Mais on ne tire pas sur le peuple des vignerons ; on prend le parti des Jacques.

Il avait si fort le goût de son autonomie qu'après s'être dévoué des années pour sa commune et l'école publique, il refusa de céder une prairie pour la construction d'une classe nouvelle, parce qu'on avait prononcé, maladroitement, le mot d'expropriation. Il aurait été capable d'interdire sa terre le fusil à la main.

Je l'imaginais parfois en d'autres temps, montant à Paris avec les Fédérés, flatté par le panache du Premier Consul, puis hérissé par l'empereur, le tyran. Né quasiment à l'heure où sombrait Badinguet, il vénérait la République ; pauvre, il plaçait la liberté plus haut que toute richesse. Mais il devinait obscurément qu'il devait son autonomie aux quelques hectares de terre péniblement acquis. Et tant pis pour les prolétaires, auxquels il demeurait étranger.

A vrai dire, il leur eût volontiers reproché d'avoir trahi, en délaissant pour la mine le champ où lui-même s'obstinait. Ses voisins, pourquoi

s'étaient-ils laissés prendre au piège aux alouettes ? Pour lui, les mineurs tenaient des chercheurs d'or, affamés de richesse et de sécurité.

Mon grand-père paternel était de ceux-là. Né dans une grande famille de paysans, issu d'un veuf et d'une veuve — d'où une kyrielle d'oncles pur-sang, d'oncles demi-sang et d'oncles pas-de-sang parmi lesquels je ne me suis jamais retrouvé —, il avait quitté la terre pour la mine. Trop tôt. Si tôt, même, qu'il n'avait guère eu le temps de grandir. Sec, nerveux, les poumons déchirés par la silicose, il payait en accès de toux ce sens de l'Histoire que la vie lui avait insidieusement enseigné.

Longtemps, il s'obstina à vivre au village, préférant de longues heures de marche à la vie du coron. Il y gagna de bâtir de ses mains une maisonnette, de cultiver quelques ares de betteraves et d'élever deux vaches. Heureux privilège, qui valut à mon père d'apprendre ses tables de multiplication en gardant les vaches le long des talus.

Un jour, le coron le happa tout entier ; c'est alors que je le connus. Sait-on à quoi l'on doit ses convictions ? Mon attachement ombrageux à la liberté, mon indifférence aux conventions et aux hiérarchies, je les tiens du cuirassier contestataire ; mais si le mineur avait moins souffert, s'il avait été moins irritable, aurais-je mis tant d'obstination à reprendre le drapeau qu'il porta par nécessité ? Je n'avais pour lui ni l'admiration, ni la tendresse que je vouais au cordonnier-paysan. Il ignorait l'art d'être grand-père ; trop usé, il n'en avait plus le goût. Je lui en voulus un peu, bêtement, jusqu'au jour où il mourut. De ce moment, je me découvris son petit-fils. Pour toujours.

*
* *

Toutes les cités minières secrètent le sentiment de classes : les mêmes bâtiments répétés à des centaines d'exemplaires ; quelques maisons plus grandes que les autres, pour employés et porions ; et les ingénieurs en bout d'allées, dans des villas. Quant à la direction, elle nichait au creux d'un parc, dans un château aux tourelles féodales où féodalement régnait le seigneur.

Pourtant, dans ce pays de beffrois, les communes avaient repris vie. Basly, Cadot, autant de noms qui résonnaient comme ceux de Caboche ou d'Etienne Marcel. Syndicalistes d'abord, ils étaient bientôt partis à l'assaut des mairies : la double mâchoire d'une tenaille. On avait délogé le seigneur de l'Hôtel de Ville ; on le tenait en lisière dans son propre domaine. Un jour l'Etat interviendrait, nationalisant comme l'avait fait le pouvoir royal. Thèse, antithèse, synthèse, je voyais la dialectique en mouvement avant d'avoir lu une ligne de Marx. Mais, lucide, le père Cadot, sénateur-maire de Bruay-en-Artois et parfait autodidacte, ne manquait jamais de poser la question subsidiaire : qui équilibrerait le pouvoir de l'Etat ?

Je n'ai jamais mieux compris Rousseau qu'en remontant à cette enfance. L'indépendance frugale et première, mon grand-père Lebel l'incarnait face à l'occupant même, qu'il éclaboussait du sang d'un poulet égorgé. L'audace folle de ce vieillard impressionnait : on aurait pu l'abattre, on lui cédait. Le mineur, lui, avait dû renoncer. Il avait vécu sans doute moins misérablement au coron qu'au village, mais il avait vu croître ses peines avec le charbon arraché à la terre pour enrichir autrui. S'il ne connaissait point ses maîtres, il en sentait le poids ; l'autre, lui, n'eut jamais de maître que lui-même.

La ville minière, était-ce une ville ? un grand village géométriquement dessiné, mal desservi en commerces et dépourvu de tout équipement. Tout était à faire. Quel événement que l'inauguration du Stade-Parc Roger-Salengro par Léon Blum, en 1937 ! Un îlot de verdure, des terrains de sport, une piscine. Et cette mairie, dont le beffroi défiait le castelet des Charbonnages.

Ce jour-là, peut-être ai-je rêvé d'être maire.

*
* *

Léon Blum, déjà. Sa silhouette frêle domine mon enfance. Je n'imaginais pas de joie plus grande que celle qu'il dut éprouver devant les premiers départs des congés payés. Pendant des siècles qu'on dit de lumière — seul le Moyen Age, qui connaissait la pitié et l'esprit de communauté, avait multiplié les fêtes et imposé, ô Voltaire, le repos dominical —, le travailleur n'avait eu aucun droit au répit. Et brusquement se découpait, dans le temps gris du labeur, une plage dorée de quinze jours.

La grande réforme qui bouleversait la condition ouvrière, j'en ai rêvé, à onze ans. Je suis arrivé trop tard, ou trop tôt. Trois, quatre, cinq semaines de congés payés, ce n'est qu'une unité de plus, et non la fulgurance de la découverte. La Sécurité sociale, peut-être, qui apaisa la grande peur de la maladie ? Je n'envie pas tant de Gaulle, qui en porte l'honneur, que le Conseil National de la Résistance, qui lui en a soufflé l'idée. Oui : souffler une idée pareille à quelque autre, je m'en contenterais, aujourd'hui comme autrefois. Mais peut-être le temps en est-il revenu : la décentralisation, le temps libre, l'urbanisme social...

Blum, Jaurès : deux noms qui m'engagèrent, paradoxalement, dans la voie des Lettres. Quand, au lendemain du baccalauréat, il me fallut choisir entre les Sciences politiques, les Mathématiques spéciales et les Lettres supérieures, l'influence d'un professeur devenu mon ami pesa lourd ; mais je me guidai aussi sur ces étoiles de la rue d'Ulm : Baudrillart, Bergson, Jaurès, éminente trilogie, trois sources de la morale et de la religion. Blum, Herriot incarnaient la légende : l'éloquence active,

l'enthousiasme des foules à susciter, le mur d'argent à percer, la vie à changer... Mais tandis que je rêvais, l'Histoire, elle, allait son chemin.

*
* *

Une longue nuit s'était étendue sur l'Europe. Nous savions, certes, que le jour reparaîtrait ; mais pour moi, les couleurs de mai 1945 n'ont pas eu la fraîcheur de mai 1936 : l'orage les avait quelque peu délavées. Et je me disais, sans les connaître, les mots que le docteur Rieux note pour lui-même dans les dernières pages de la *La Peste.* Non, le microbe n'était pas mort ; il reviendrait, ici ou ailleurs... l'essentiel était de reconstruire la maison, sans démesure ; de rouler obstinément son rocher.

Par deux fois, durant l'année 1945, Sisyphe prit corps.

Ce fut d'abord Léon Blum lui-même, tout juste rapatrié de Buchenwald, que je croisai à l'entrée d'un congrès, appuyé sur l'épaule de sa petite-fille. Dans le regard, la même lueur vivace, mais aussi je ne sais quoi de lointain et de las, l'étrangeté de qui a côtoyé la mort pendant cinq ans. Pourtant, il recommençait. Les flammes infernales du nazisme et le stalinisme ressurgi rongeaient son optimisme ; et pourtant, il recommençait.

Albert Camus, lui, semblait alors le « maître à penser » (formule combien impropre !) de cette génération d'étudiants qui envahissait bibliothèques et restaurants universitaires avec la même faim. Tout jeune encore, il recommençait, lui aussi ; mais nous n'en savions rien. *Combat* nous séduisait par tout ce qui le perdit auprès du grand public, et qui avait déjà perdu *Alger Républicain :* le refus du sensationnel et du publicitaire, le souci d'une totale indépendance et la volonté d'information critique. Cette plume exigeante et grave nous rappelait aux règles élémentaires d'un journalisme honorable.

J'avais, à l'époque, parcouru *l'Etranger* d'une lecture si cursive que l'originalité profonde m'en avait échappé ; mais un jour de juillet 1945, à hauteur du métro Champs-Elysées, une camarade nous lut quelques pages du *Mythe de Sisyphe.* Pour se livrer à pareil exercice en pareil lieu, fallait-il croire au Verbe, comme on y croit à vingt ans : « Un nouveau philosophe » nous assurait-elle. Plus rompu à Kant, Spinoza ou Bergson, j'y découvris plutôt un lyrisme musclé, un brin stoïcien, une approche lucide et fiévreuse de la mort qui convenait à ma complexion fragile comme à mon agnosticisme foncier. Trois mois plus tard, Gérard Philipe incarnait la folle figure d'un Caligula épris d'un rêve totalitaire et meurtrier. C'était assez pour que, naturellement, Camus me devînt un aîné.

Après la publication de *Ni victimes ni bourreaux*, qui refusait à la fois le stalinisme et l'impérialisme naturel des U.S.A. je consacrai un articulet à sa pensée politique. Il voulut bien me faire connaître son sentiment, et m'exposa ses divergences d'avec le marxisme : déjà, les grandes lignes de *l'Homme Révolté*.

Quand, en 1951, parut cet ouvrage dont les « nouveaux philosophes » d'aujourd'hui découvrent bon gré mal gré l'importance, je communiquai à Camus un essai, mal ficelé, qui traitait en son noyau des dictatures de la liberté : Savonarole, Saint-Just, Staline. Le chapitre consacré à Saint-Just ressemblait fort à ce qu'il en avait écrit lui-même ; cette coïncidence nous rapprocha.

Là-dessus, je dus relayer au pied levé, pour un cours public, un collègue malade, et choisis pour thème l'absurde en littérature, du Livre de Job à Camus. J'en tirai un nouvel essai, auquel Camus s'intéressa. Il me suggéra, si je traitais de l'absurde, de réduire la place qui lui était faite, et si je m'attachais à son œuvre, de ne rien ménager : il me fournirait documents et informations. J'eus alors souvent l'occasion de le rencontrer. En sortit un premier livre, *La Mer et les Prisons*.

Allais-je donc m'engager en littérature ? Ni plus ni moins que par le passé. Je n'avais jamais séparé le verbe de l'action. Je n'aimais l'artiste que dans l'arène, ou du moins prêt à y descendre au besoin. Pour ma modeste part, j'y demeurais, ne cherchant dans l'écriture que les repères et la cohérence, comme le passage du pointillé à la ligne.

Déjà, j'étais embarqué. A Angers, où nous résidions, on avait eu de la peine à trouver les trente-sept noms nécessaires à la liste municipale socialiste. J'acceptai de jouer les bouche-trous ; par le jeu des votes préférentiels, j'eus la surprise de me retrouver conseiller. Appliqué comme toujours, je me mis — dans l'opposition, dernier de liste, et le plus jeune du Conseil — au B.A. BA municipal.

Je pris pour maître le vieil Auguste Allonneau, maire aux lendemains de la Libération et blackboulé par le retour en force de la Droite. Silène omniscient et paradoxal, ce professeur chahuté ne craignait rien des foules déchaînées, qu'il fatiguait par une inusable patience. Les leaders de la droite étaient presque tous ses anciens élèves ; il continuait à les traiter en cancres, tandis qu'eux avaient appris à le respecter plus qu'ils n'auraient voulu. Le maire en titre, le brave Chatenay, entré en politique sur ordre du Général, mais indifférent aux affaires, venait prendre conseil de lui les soirs d'assemblée municipale ; Allonneau lui donnait bonnement des avis, non sans se réserver, par malice, une question-piège, qu'il lançait en public comme un pétard en pleine messe. Il m'apprit à lire un budget, à étudier un dossier, à peser mes propos.

Ainsi, parallèlement, le grand écrivain et le vieil homme politique me dispensaient le même enseignement : l'évolution vers une société

plus juste ne s'inscrit pas automatiquement dans la marche de l'Histoire ; la prophétie est morte dans les camps de concentration et les ruines d'Hiroshima ; la science nous vaut le meilleur et le pire ; une industrialisation forcenée nourrit des tyrannies ; la barbarie campe à nos portes, voire dans nos cœurs.

Et la mairie ? Dans la relativité où nous vivions, tout ce qui pouvait aménager l'existence méritait le combat ; y compris une grève aux Jardins et Cimetières, ma première expérience directe. Vécue au niveau du quotidien et du concret, l'action municipale prend tout son sens ; elle résiste aux tendances naturellement centralisatrices et bureaucratiques de l'Etat ; elle limite la déshumanisation que secrète la machinerie dont se dote toute nation moderne. Le responsable reprend visage d'homme, et le citoyen-sujet a quelque chance de peser sur la décision finale. Bref, la collectivité tire sa puissance de sa taille et de sa masse ; elle retrouve son humanité avec la modestie de ses dimensions, et la cellule municipale, syndicale ou coopérative représente un élément essentiel d'équilibre. Tel est finalement le sens concret du dernier chapitre de *L'Homme Révolté*, cette pensée de midi dont l'esprit parut si médiocre à ceux de nos intellectuels parisiens qui passent leur vie entière au niveau de l'universel.

*
* *

Il est peu de carrières politiques qui ne doivent au hasard. Le nez de Cléopâtre...

Faut-il parler de carrière, en ce qui me concerne ? André Boulloche me considéra longtemps comme un cas. A la différence de tant d'autres qui conduisent leur parcours de militant comme un cheval de manège, toutes brides serrées et cravache au poing, je n'ai jamais visé une circonscription, un département, une responsabilité. Au contraire, nous avons vécu, Claire et moi, cette aventure qu'est, selon Giraudoux, la vie du Fonctionnaire ; et les villes qui nous échurent, aimables pour les professeurs, se trouvaient être pour un socialiste pays de mission. Evreux pour un an ; Angers pour six ; Juvisy-sur-Orge pour sept. Nous semions. Depuis, le grain a germé dans ces friches.

Nous avions quitté Angers pour reprendre du champ ; mandat municipal, mandat syndical et mandat fédéral se chevauchaient si bien qu'il ne me restait plus de temps pour la recherche critique et pour la simple réflexion. A Juvisy, j'en eus d'abord trop : la solitude banlieusarde, le militantisme alors abâtardi de la région parisienne, l'agonie de la IV^{e} République, tout poussait au repliement. Mais un groupe d'études doctrinales naquit de l'effrondrement de mai 58 ; j'en fus. Guy Mollet me confia la rédaction du dialogue P.C.-P.S., Gaston Deferre m'embarqua sur son fragile esquif pour l'horizon 80 — nous y voilà. Parallèlement,